

SECOND DISCOURS

Les femmes consacrées à Dieu ne doivent pas habiter avec des hommes.

1. Quelle douleur, ô mon âme ! Oui, je dois maintenant, à l'exemple du prophète, avec autant de raison que lui, faire entendre cette parole non pas une ou deux fois mais à chaque instant et sans relâche : Ô mon âme, quelle douleur ! Une chose si grande et pleine d'une si sublime philosophie, la virginité, est outragée, le voile qui la séparait du mariage est tombé, des mains impudentes l'ont mis en lambeaux, le Saint des Saints est profané, les choses les plus vénérables et les plus sacrées sont abandonnées à tous les outrages et s'ouvrent à tous les pas : la femme que la chasteté plaçait au plus haut rang est tellement déprimée, gît dans une si profonde humiliation, que c'est désormais la femme mariée qu'on doit proclamer heureuse. Dans tous les temps, la virginité comparée au mariage, s'est élevée plus haut dans l'estime des hommes, a toujours obtenu les premiers honneurs : dans notre siècle, elle n'a pas même pu se maintenir au second rang, elle est reléguée bien au-dessous, elle est descendue jusqu'au dernier; et, ce qu'il y a de plus triste, ce ne sont pas ses ennemis, ses adversaires, qui l'ont ainsi humiliée, mais bien celles-là même qui l'ont embrassée. Les femmes dont les exemples faisaient notre force lorsque, dans nos discours, nous attaquions l'infidélité, ce sont celles-là surtout qui nous ferment aujourd'hui la bouche et nous condamnent à rougir de honte.

Chez les Grecs, on a vu des philosophes, quoique en petit nombre, qui savaient mépriser les richesses et maîtriser la colère, mais la fleur de la virginité n'était rien pour eux, ils ne l'avaient pas comprise; à cet égard, ils nous ont constamment cédé le pas, avouant que la chose était au-dessus de la nature, au-dessus de l'humanité. De là cette admiration si grande que tous les peuples professaient pour nous. En ce moment, il n'en est plus de même; nous sommes, au contraire, pour eux un objet de dérision et de moquerie. C'est pour cela que le diable s'est déchaîné contre les vierges avec tant de fureur : il voyait surgir principalement de ce côté la brillante phalange du Christ; en la couvrant de honte, en la déshonorant il allait droit à son but, qui consiste à faire disparaître du monde le culte de la virginité. La cause de tout le mal, c'est qu'on ne voit plus cette vertu que dans le nom; on la résume tout entière dans un mot, c'est-à-dire dans ce qu'il y a de moins important en elle. Quant à ce qu'il y a de plus essentiel, quant aux choses qui la manifestent le mieux, on les néglige : on ne tient aucun compte des vêtements que la virginité réclame, du silence qu'elle doit pratiquer, de la componction et des autres moyens qui la soutiennent. On se fait un jeu de tout, on rit, on élève la voix sans modération et sans réserve; on recherche le bien-être et le plaisir, on y tient plus que les femmes perdues elles-mêmes; on emploie toutes sortes d'artifices pour attirer les regards; il semble qu'on veuille rivaliser avec ces malheureuses, imiter leurs inventions, leur disputer la palme de l'ignominie ! Comment pourrions-nous, qu'on me le dise, distinguer de cette société, séparer de cette classe d'êtres une vierge dont telle est la conduite, qui tâche, elle aussi, de captiver le cœur des jeunes gens, qui ne montre ni plus de retenue ni plus de modestie, qui présente aux hommes les mêmes poisons, qui dans la même coupe leur présente et leur tend la même cigüe ?

Il est vrai qu'elle n'a pas dit : «Viens, enveloppons-nous du voile de l'amour;» elle n'a pas ajouté sans doute : «J'ai parfumé ma demeure de safran et mon lit de cinnamome.» (Can 7,17-18) Et plutôt à Dieu que ces stratagèmes se bornassent à l'intérieur de sa maison, et ne s'étendissent pas à ses habits, à sa personne ! Ces femmes au moins se tiennent cachées; tandis que vous allez partout semant les pièges, et que vous passez sur les places publiques étendant les ailes de la volupté. Non, vous ne parlez pas, vous ne faites pas entendre les honteuses expressions de la courtisane. Mais si vous ne parlez pas avec la langue, vous parlez par votre air et vos ajustements; si votre bouche est muette, votre démarche ne est pas; si l'on n'entend pas votre voix, on a parfaitement compris vos yeux. – Après avoir entraîné, peut-être vous êtes-vous arrêtée sur la pente de l'abîme. – Vous n'êtes pas néanmoins exempte de péché; c'est une autre espèce de fornication que vous avez commise. Votre corps est resté pur; mais votre âme est flétrie : si vous n'êtes pas matériellement coupable, vous l'êtes par le regard et dans le cœur. Dans quel but, je vous prie de me le dire, attirez-vous les passants, excitez-vous un tel incendie ? Vous regarderiez-vous comme exempte de péché, lorsque c'est là votre œuvre ? Quoi ! cet homme est adultère par votre fait; et vous, l'auteur de tout le mal, vous ne seriez pas adultère ! S'il est tombé dans un état de démence, c'est à vous qu'il le doit. Vous poussez les hommes au crime; et vous croiriez pouvoir en éviter le châtement ? Non, tout le monde le voit, cela n'est pas possible. Vous avez aiguisé le fer, vous l'avez remis dans la main qui devait frapper une âme malheureuse; comment pourriez-vous échapper à la peine de

SECOND DISCOURS

l'homicide ? Quels sont ceux, daignez me le dire encore, que nous haïssons, que nous avons en horreur, qui sont frappés par les législateurs et les juges ? Sont-ce les infortunés qui boivent le poison mortel, ou bien ceux qui composent le breuvage et présentent la coupe qui doit donner la mort ? Est-ce que nous ne sommes pas émus de compassion pour les victimes et d'une profonde indignation pour les empoisonneurs ? Suffirait-il par hasard à ces derniers de dire pour leur justification : Mais je ne me suis pas blessé moi-même, je n'ai fait qu'en perdre un autre ? N'est-ce pas précisément pour cela qu'ils subissent une peine plus grave ? C'est vous aussi, malheureuse, qui avez préparé la coupe empoisonnée et présenté le fatal breuvage; puis, quand cet homme en a bu, quand il a succombé, vous croyez merveilleusement vous défendre en disant que vous n'avez pas bu vous-même, qu'un autre a simplement reçu la coupe de votre main ! Vous subirez un châtement mille fois plus terrible que celui des empoisonneurs ordinaires; car la mort que vous causez est incomparablement plus lamentable. Ce n'est pas le corps seul, c'est l'âme aussi que vous tuez. Ceux-la peuvent être poussés au crime par la frénésie, la colere ou la pauvreté; tandis que vous ne pouvez invoquer aucun de ces prétextes. Ce n'est pas contre des ennemis ni contre des gens qui vous auraient causé quelque préjudice que vous agissez ainsi; vous ne cédez pas non plus à l'indigence. Non, c'est par vaine gloire seulement que vous vous jouez des âmes, vous trouvez votre plaisir dans la mort des autres.

2. Mais je ne sais comment j'ai été entraîné à dire ces choses; il est temps de revenir à mon point de départ. Comme si tout cela ne suffisait pas pour la confusion générale des femmes, elles ont imaginé quelque chose de plus grave encore. Qu'on ne croie pas cependant que j'entends parler de toutes; certes je ne suis pas assez misérable pour tomber dans cette déraison et cette injustice. C'est aux femmes coupables uniquement que s'applique ce que nous avons dit et ce que nous allons dire. Comme si le mal signalé n'était pas assez funeste, voilà des vierges qui prennent dans leur maison des hommes qui ne leur sont rien et les gardent perpétuellement auprès d'elles; c'est comme si elles voulaient bien montrer par là, indépendamment de ce qui précède, qu'elles ont subi la virginité plutôt qu'elles ne l'ont embrassée, qu'on la leur a imposé de force; qu'elles cherchent une compensation à cette violence, un adoucissement à cette nécessité. Et quoi ! quand de tels exemples sont donnés, ne dit-on pas des choses pires, et cela parmi les amis et les familiers ? Doit-on tolérer que ces femmes vivent et respirent l'air que nous respirons ? Ne devrait-on pas leur déchirer les entrailles, ou les enterrer vivantes avec leurs complices ? Voilà ce que tout le monde dit, et l'on dit bien autre chose. Souvent, d'ailleurs, chaque jour en quelque sorte, les sages-femmes pénètrent dans les demeures des vierges, comme dans les maisons des gens mariés. Ce n'est pas précisément pour y remplir leur ministère, bien que cela soit quelquefois arrive; mais pour les examiner comme des servantes qu'on achète afin de savoir quelles sont celles qui ont perdu et celles qui ont conserve leur intégrité. L'une se soumet aisément à cette épreuve; une autre n'y consent pas, et se retire par là même couverte de confusion, alors même qu'elle n'est pas coupable : le résultat de ce honteux examen est défavorable à l'une, avantageux à l'autre; mais la honte est à peu près la même, puisque les moeurs ne suffisent pas à prouver l'innocence et qu'il a fallu l'établir par un témoignage extérieur.

De quelles larmes, de quelles morts, tout cela n'est-il pas digne ? Quel est l'homme assez dur, assez dénué de sentiment, pour ne pas éprouver dans son âme la sainte colere et la douleur de Phinées ? Si de son temps il eût été témoin de cette ignominie, certes il n'aurait pas épargné les coupables, il les aurait traités comme il traita la femme madianite. Pour nous qui n'avons pas le droit de saisir le glaive et de transpercer ceux qui donnent de tels exemples, nos sentiments sont bien ceux de ce saint, mais nos actions diffèrent des siennes : c'est par les gémissements et les pleurs que notre douleur éclate.

Venez donc, pleurez et gémissiez avec moi, vous toutes qui vous êtes abstenues de ce honteux désordre; car les infortunées qui en sont les victimes, en sont peut-être venues au point de ne plus même sentir leur mal. Mais vous qui vous êtes réellement consacrées à la vie virginale, vous qui êtes restées dignes de l'amour du céleste Epoux, vous qui portez à la main des lampes toujours brillantes, vous que la virginité couronne d'une manière beaucoup plus glorieuse que ne le ferait le diadème royal, mêlez vos larmes aux nôtres, laissez déborder l'amertume de votre coeur; c'est encore la un remède pour ceux qui souffrent d'une maladie incurable, une consolation pour ceux qui déplorent leur état. Votre divin Epoux vous en a donné l'exemple. Voyant que Jerusalem approchait de la dernière catastrophe, à tel point qu'elle ne pouvait pas revenir de son infirmité, il répandit des larmes. (cf. Luc 19,41) A regard de Béthsaïde, il n'emploie ni les exhortations ni les miracles; il se borne à répéter cette parole, inspirée par la pitié beaucoup plus que par l'indignation : Malheur ! le cri que nous poussons

SECOND DISCOURS

nous-même, a la vue de quelqu'un qui rend le dernier soupir. Marchant sur les traces du Maître, le bienheureux Paul ne cessa pas, durant tout le cours de sa vie, de verser des larmes amères sur ceux qui étaient tombés, demeuraient lâchement à terre et refusaient de se relever; sa douleur s'exhale par cette énergique détermination dont il fait part aux Romains : «Je suis dans une grande tristesse, la douleur assiégé continuellement mon cœur. J'aurais désiré être moi-même anathème et séparé du Christ, pour le salut de mes frères, de ceux qui me sont unis selon la chair, des Israélites.» (Rom 9,2-4) Voyez-vous la force de ces expressions, comprenez-vous l'intime anxiété qu'elles révèlent ? Le même apôtre est tellement ému de compassion pour les fidèles qui chancellent dans la voie, qui succombent aux passions, que lui-même est tourmenté de leurs maux. «Qui est infirme, dit-il, sans que je le sois avec lui ? Qui est scandalisé, sans que je brûle ?» (II Cor 11,29) Au lieu de dire : je suis affligé, il dit : *je brûle*; c'est par l'image du feu qu'il croit pouvoir uniquement rendre l'excès de sa douleur.

Imitons donc nous-mêmes notre souverain Seigneur et son fidèle disciple. De tels gémissements nous mériteront une précieuse récompense; mais ceux-là n'échapperont pas à la justice divine, qui voit d'un œil indifférent la perte de leurs frères. La première vérité nous est montrée dans Ezéchiel, cet homme si patient et si courageux; et la seconde dans le bienheureux Michée. D'après le témoignage de celui-là, lorsque les Juifs étaient tombés dans le dernier abîme du mal et se déshonoraient par le culte même des idoles, Dieu voulut manifester sa puissance en faveur des hommes qui pleuraient et gémissaient à la vue de tant de désordres. (cf. Ez 9,4) Il ne suffit pas, en effet, de pleurer, il faut encore gémir. Quoique les hommes dont il est ici parlé n'eussent rien dit ni rien fait pour ramener les prévaricateurs dans la voie droite, ce leur fut un si grand mérite d'avoir donné des larmes à tous ces malheurs, que la divine miséricorde se plût à les récompenser, non seulement par la sécurité, mais encore par la gloire. Aux accusations que Michée dirige contre son peuple, sur l'usage immodéré des mets délicats, des vins et des parfums, il en ajoute une autre, sur le défaut de pitié; et voici comment il s'exprime : «Ils ne s'apitoyaient pas sur les blessures de Joseph.» Voici comment il parle encore aux habitants de la ville d'Enan, en leur adressant le même reproche : «Ils ne sont pas sortis pour aller pleurer dans la maison de leur voisin.» (Mi 1,11) Si Dieu s'irrite là contre celui qui ne compatit pas au malheur du coupable châtié, comment serait-il digne de pardon celui qui voit sans douleur son frère tomber dans le péché ? Et ne soyez pas étonnés de cette obligation où nous sommes de compatir à la douleur de ceux qui sont punis, bien que la punition vienne de Dieu; car ce n'est pas volontiers, c'est à contre-cœur que Dieu punit les hommes. «Ce n'est pas de ma volonté, dit-il lui-même, que je veux la mort du pécheur.» (Ez 18,23) Si le suprême vengeur répugne à la vengeance, combien plus ne devons-nous pas avoir compassion de ceux qui en sont l'objet ? Peut-être sera-ce un moyen de les arracher à leur état, de les ramener au bien. Ils ont péri sans doute; mais employons le dernier remède qui nous reste : donnons-leur des larmes et des soupirs, non en public, avec une troupe de pleureuses, mais en particulier, seuls avec nous-même, hors de tous les regards.

Si vous le voulez, je commencerai pour vous ce chant lugubre; je ne rougis pas de suivre en cela l'exemple de Jérémie, d'Isaïe, de Paul et surtout du divin Maître. Commençons donc par où le Christ commença lui-même, et disons : Malheur à toi, âme chrétienne, appelée à de si hautes destinées par la miséricorde et la bonté de Dieu, tombée si bas par ta propre faute ! Malheur à toi ! Il te voulait pour son épouse; et, te dérochant à cet honneur, tu te jettes toi-même sous l'esclavage du démon, dans les feux de l'enfer, où te sont réservés des supplices intolérables, les pleurs, les grincements de dents; pas un ami qui vous console, pas une main qui vous soit tendue; partout les ténèbres, les angoisses, les terreurs, des maux sans adoucissement et sans terme. Voilà quels seront pour toi les fruits amers du monde; était-ce la peine de préférer la terre au ciel, d'être sourde à la voix de l'Époux qui nous conjure sans cesse de n'avoir rien de commun avec le siècle présent ? Qui pourra plus tard te secourir dans ta misère ? Verrais-tu Noé lui-même, ce Juste qui sauva, dans le désastre de l'univers, sa famille tout entière; verrais-tu Job, Daniel, Moïse et Samuel avec eux, le patriarche Abraham à leur tête, se lever en face du divin courroux; aucun ne pourra te défendre; serais-tu de leur famille, leur fille, leur sœur; aurais-tu recours à toutes les supplications; comme le mauvais riche, tu n'obtiendras rien de tous ces efforts. Comment es-tu tombée du ciel, toi qui n'étais pas lucifer, toi qui ne brillais pas avec l'aurore et qui cependant aurais pu vaincre l'éclat des rayons du soleil ? Te voilà maintenant assise dans l'abandon. Les lamentations prononcées jadis sur la ville captive, nous pouvons sans erreur les transporter à cette âme, plongée qu'elle est dans une captivité plus profonde encore.

SECOND DISCOURS

3. Assez de lamentations, toutefois, assez pour cet écrit, pour un si court opuscule; si nous voulions d'ailleurs égaler par nos lamentations les malheurs de cette âme, nous n'aurions jamais assez de temps. Que déplorer en premier lieu ? Sera-ce le saint et vénérable nom de Dieu blasphémé au milieu des nations, et sa gloire profanée ? Sera-ce qu'une chose aussi respectable, aussi grande que la virginité soit livrée à la critique des hommes ? que tant d'âmes se perdent scandalisées par vous ? que la partie saine de votre chœur virginal soit elle-même flétrie par votre déshonneur ? ou bien que par votre obstination vous allumiez des flammes éternelles pour vous et ceux qui habitent avec vous ? – Mais, comment cela pourrait-il être, me direz-vous, quand nous pouvons donner des preuves évidentes de notre intégrité ? – De telles preuves ne sont pas admises maintenant, elles le seront au dernier jour. La science humaine peut reconnaître et constater le fait matériel; mais a-t-on évité les attouchements déshonnêtes; la fornication des regards, l'adultère des caresses, c'est ce que révélera ce grand jour, alors que la vivante parole de Dieu, qui est présente à tout, mettra à nu, placera sous les yeux de l'univers les plus secrètes pensées de l'homme et ses actions les plus cachées : nous verrons, à cette pure lumière, si votre corps est demeuré véritablement intact, si votre vertu n'a pas subi d'atteinte.

Mais laissons de côté ces détails, n'insistons pu là-dessus davantage; supposons même qu'échappant à tous les pièges vous soyez complètement à l'abri de toute altération et de toute souillure, que la vierge demeure vierge; mais qu'est-ce que cela fait à ce que nous venons de dire ? Le plus grand de tous les malheurs, le plus intarissable sujet de larmes, c'est que cette femme ait supporté toutes les peines pour conserver son corps intact, qu'elle ait accompli tous les labeurs, essuyé toutes les fatigues de la vertu, pour arriver en définitive à faire blasphémer le nom du Christ : elle a fidèlement gardé son propre corps, elle n'a rien épargné dans ce but; mais elle s'est montrée sans ménagement pour la gloire divine, elle a refusé de s'imposer la moindre gêne pour que cette gloire ne fût pas ternie. Et plutôt à Dieu qu'elle n'eût pas tant pratiqué d'œuvres et soutenu de labeurs, puisque tel devait en être le résultat ! – Comment suis-je coupable de cela ? Me répondra-t-elle. – Parce que vous tenez renfermés dans votre maison des hommes qui sont constamment à vos côtés. Si tels étaient vos goûts, s'il vous fallait la société habituelle d'un homme, ce n'est pas la virginité que vous deviez embrasser, mais bien le mariage; mieux eût valu entrer franchement dans ce dernier état que de frauder avec le premier. L'un n'est ni condamné par Dieu, ni blâmé par les hommes; c'est une chose digne d'honneur, qui ne blesse personne, qui ne choque personne; l'autre, cette virginité qui réclame la société des hommes, est de la part de tous l'objet de plus fortes accusations que la fornication elle-même. Une telle virginité perd son rang et tombe plus bas que le désordre réel, dans l'abîme de la dégradation. Comment souffrir qu'on mette au nombre des vierges une femme qui n'a plus aucun souci des choses du Seigneur, ou bien au nombre des personnes mariées celle qui ne cesse de provoquer l'adultère ? La femme mariée ne cherche plus qu'à plaire à un homme; tandis que vous recherchez l'estime et l'affection de plusieurs, sans qu'il y ait entre vous le lien du mariage, quand vous ne pouvez nouer avec eux que des relations condamnées et repoussées par tout le monde. Je crains donc que, déchue de l'un et l'autre rang, vous ne soyez rejetée dans celui des femmes déshonnêtes. Si quelqu'un voulait juger de la chose par le nom qui vous est donné, nous n'aurions rien à lui répondre. En effet, quand on se réunit sur l'Agora, ou quand le discours s'engage là-dessus dans l'intérieur de vos maisons, quand on parle de cette union sans but et sans excuse, si l'on veut désigner les personnes par les dénominations usitées, évidemment on ne peut pas vous appeler la mère de cet homme, ni sa sœur, puisqu'il vous est étranger, ni sa femme, puisqu'il n'y a pas entre vous de contrat; il n'est aucun rapport connu dans la société, permis ou toléré par la loi, qui puisse vous fournir un nom : aussi vous en a-t-on donné un qui n'exprime que le mépris et la honte. Certes, je ne consentirai jamais à le prononcer; il m'inspire le dégoût et l'horreur, celui même de cohabitation me répugne.

Peut-être insisterez-vous en me disant que vous n'avez jamais été mère. – Quoi de plus ignominieux qu'une telle défense ? Quoi de plus misérable que de vouloir établir sa virginité par des preuves que beaucoup de femmes perdues peuvent invoquer en leur faveur ? – Mais ces femmes, osez-vous encore ajouter, trahissent leur libertinage par d'autres signes. – Et quels sont ces signes, dites moi ? – Les vêtements, les regards, la démarche, les hommes qu'elles subjuguent ? – A merveille ? vous venez de faire le portrait d'une courtisane. Prenez garde, toutefois, qu'en retraçant cette image, vous n'ayez pris le modèle ailleurs, c'est-à-dire en vous-même. Est-ce que vous ne cherchez pas, vous aussi, à vous faire aimer des hommes, à les prendre dans les mêmes filets. Il est vrai que vous ne les attirez pas quand ils passent devant votre porte, mais vous les tenez renfermés chez vous, ce qui est bien plus grave; et

SECOND DISCOURS

cela, pas pour d'autre motif que pour votre plaisir réciproque, plaisir absurde et faux. Je ne prétends pas que vous tombiez dans le dernier crime; mais cette abstention même ne vous sert en quelque sorte de rien, puisque vous commettez le mal par les yeux. Si cela n'était pas, si vous ne commettiez pas cette espèce d'adultère, garderiez-vous cet homme dans votre maison ? Quelle raison admissible et légitime donnez-vous de cette cohabitation ? Le mariage répondra la femme mariée; la passion, avouera la femme perdue; et vous, vierge, quelle est encore une fois la raison que vous mettrez en avant ? Dites-en une qui soit honorable et juste.

4. Pourquoi ces questions importunes, me dira-t-on, lorsqu'il n'existe entre nous aucun rapport qui puisse alarmer la pudeur ? Pourquoi nous comparer aux autres femmes ? – Ces rapports n'existeraient que trop, à en croire l'opinion commune. – Que nous importent ces bruits ? Tant pis pour ceux qui les propagent ! C'est sur leur tête qu'en tombera la responsabilité. – Nous examinerons plus tard si cette responsabilité doit retomber, en effet, uniquement sur leur tête; mais déjà nous avons clairement démontré dans la première partie de ce discours, qu'on se rend passible de la peine, non seulement en parlant mal du prochain, mais encore en fournissant des motifs de mal parler; et nous reviendrons sur cette vérité pour la démontrer avec encore plus d'évidence.

Si je vous demandais la cause de cette cohabitation, pourriez-vous m'en donner une ? – Je suis faible, me répondez-vous, je ne suis qu'une femme; j'ai besoin de protection et d'appui. – Quand nous adressons la même question aux hommes qui tombent dans le même travers, savez-vous ce qu'ils nous répondent ? Qu'ils ont besoin de vous pour les servir. Eh quoi, vous avez du surabondant, vous pouvez venir en aide aux hommes; et vous ne sauriez vous secourir entre femmes, et vous avez besoin de recourir à des services étrangers ! Certes, l'intérêt aussi bien que la décence veut que les hommes habitent avec les hommes, et les femmes avec les femmes. S'il est vrai que vos services sont plus utiles aux hommes, comment ne le seraient-ils pas également et mieux encore aux femmes. Quel est le bien, dites-le moi, quel est l'avantage si précieux que vous procure la société de l'homme ? Quels services vous rendra-t-il, que vous ne puissiez espérer d'une femme ? Se livrera-t-il mieux qu'elle aux travaux de l'intérieur, à faire de la toile ou de la tapisserie ? N'est-ce pas le contraire qui a lieu ? Le voudrait-il, il ne saurait pu travailler de la sorte, à moins qu'il ne l'ait appris de vous; car c'est là le travail des femmes seules. Voudriez-vous l'employer à laver les habits, à allumer le feu, à préparer la nourriture ? Assurément non, vous n'ignorez pas que cela rentre plus essentiellement encore dans les attributions de la femme. En quoi donc cet homme-là peut-il vous être utile, dites-le moi de grâce ? Est-ce pour les occasions où il est nécessaire de vendre ou d'acheter ? Mais la femme n'est pas moins habile à cela que l'homme : voyez plutôt ce qui se passe sur la place publique; veut-on acheter des habits, c'est aux femmes que tout le monde s'adresse.

S'il est vrai, comme on ne saurait le révoquer en doute, que des vierges ne pourraient sans déshonneur fréquenter la place publique pour ces sortes de trafics, n'est-ce pas un déshonneur beaucoup plus grand pour elles d'appeler et de garder un homme dans leur maison. D'ailleurs, l'une de ces choses est plus facile à éviter que l'autre. Ne serait-il pas plus naturel de confier le tout à de jeunes filles chargées de vous servir, ou bien à des femmes âgées, mais encore capables ? Non, il est évident qu'on a recours à des prétextes, à des subterfuges, et qu'on veut jeter un voile sur ses infirmités.

Quel voile, et quelles infirmités ? me demandera-t-on peut-être. Si je voulais entrer dans le mariage, si mes goûts me portaient vers ce genre de vie, qui m'en empêcherait ? N'aurais-je pas la liberté de faire ce qui n'implique aucune offense envers Dieu, aucun blâme de la part des hommes ? – C'est ce que j'ai moi-même dit, vous répondrai-je; ce sont là mes paroles, plutôt que les vôtres. Voilà bien le langage qu'il fallait tenir, si vous vouliez habiter sans déshonneur avec un homme; mais si vous n'osez pas avouer celui que vous retenez maintenant auprès de vous, hâtez-vous de le renvoyer : pas d'autre moyen de mettre un terme à votre honte. Encore une fois, les paroles que vous redisiez tout à l'heure vous sont inspirées par ceux qui gémissent sur la dégradation où vous êtes tombée. En admettant même la grandeur des services qu'un homme peut vous rendre, il ne fallait pas les accepter à ce prix; car lorsqu'il y va de la gloire de Dieu, pas de prétexte assez plausible, pas de motif assez puissant pour courir le danger de fouler aux pieds cette gloire. Eût-il fallu mourir cent fois le jour pour éviter un tel mal, certes, c'est avec bonheur que vous auriez dû vous y résigner; à plus forte raison deviez-vous mépriser pour cela les intérêts de votre repos et les usages du monde.

Écoutez à quel point, avec quelle vivacité, Paul redoutait le mal dont je parle : «Il m'est bon de mourir, plutôt que de voir quelqu'un m'enlever ma gloire.» (I Cor 9,15) Voilà donc un

SECOND DISCOURS

homme qui pour sa gloire sacrifie sa vie; et nous, pour empêcher le scandale, nous ne voulons pas même souffrir une légère incommodité. Comment pourrions-nous jamais sauver notre âme ? Car enfin, se priver d'une gloire ou bien s'exposer à une accusation ne sont pas deux choses égales, qui soient même très rapprochées l'une de l'autre. L'Apôtre aurait pu ne pas porter la délicatesse aussi loin sans se rendre coupable envers Dieu; Dieu lui-même avait permis de vivre de l'Evangile. Et cependant il aime mieux mourir que de ternir son œuvre; et nous, substituant partout le trouble à l'ordre, bien que nous sachions quels terribles châtiments nous aurons à subir, nous n'avons pas le courage de rompre avec une habitude insipide autant que dangereuse ! Quel pardon pouvons-nous espérer ? Oui, quand bien même il serait vrai que le ministère d'un homme vous fût extrêmement avantageux, en voyant qu'il en résulterait un tel outrage envers la gloire divine, vous eussiez dû préférer la mort à cette satisfaction. Mais si vous songez qu'une femme eût pu vous servir avec moins d'inconvénients et plus d'avantages, pensez-vous que votre mollesse vous laisse aucun droit à l'indulgence ? Comment pouvez-vous ainsi ternir votre réputation tout en compromettant votre salut ?

Répondez encore à ceci : pendant que cet homme s'emploie à vous servir, n'aurez-vous à votre tour aucun service à lui rendre ? Cela n'est que trop évident. Combien n'eût-il pas mieux valu n'avoir pas recours à ces mutuels services ? Le temps et les soins que vous mettez à lui procurer un repos agréable, vous les eussiez mieux employés à vous occuper de vous-même, au lieu de continuer à perdre péniblement votre réputation déjà si compromise.

Mais vous n'avez, prétendez-vous, aucun service à lui rendre. – Il aura donc en tout à se servir lui-même; il fera son lit, allumera son feu, préparera ses aliments; pas un détail de même nature qui lui soit épargné. Vous ne trouveriez pas un domestique à ces conditions, pour qui le maître ne ferait absolument rien. – Celui-ci néanmoins, me direz-vous encore, supporte tout, poussé par la crainte de Dieu et par l'espoir de la récompense promise à ce ministère; et sa soumission lui méritera une grâce d'autant plus grande qu'il ne lui sera revenu de notre part aucun avantage. – A quel moyen recourir pour fermer la bouche à l'impudence ? Si la piété de cet homme est aussi grande que vous l'attestez, s'il redoute et vénère les divins préceptes, au point de s'abaisser au-dessous des plus vils esclaves, s'il fait tout pour vous sans que vous fassiez rien pour lui, fallait-il du moins qu'il mit au-dessus de tout l'honneur et la gloire de Dieu. Est-ce le fait d'une même âme de montrer simultanément tant de soumission et tant de mépris pour les commandements du Seigneur, de trembler devant le Législateur suprême et de ne tenir aucun compte de ses lois ni des outrages faits à la majesté sainte ? Sans doute, vivre hors des atteintes de la volupté, ne jamais sacrifier aux faiblesses humaines, se mortifier, se soumettre à toutes les humiliations, faire de son travail le repos des autres, c'est d'une haute philosophie, d'une âme vraiment sublime; mais éviter que Dieu soit offensé, qu'on méconnaisse sa gloire, qu'on blasphème son nom, c'est ce que beaucoup ont fait avec sagesse, sans être des hommes supérieurs.

S'il fallait en croire ces complaisants, leur conduite serait dictée par le divin amour et le goût de la vie contemplative, ce qui demande une âme grande et jeune par ses nobles ardeurs; mais comment admettrons-nous une telle inspiration quand vous ne savez pas vous imposer un effort bien moindre, pratiquer un bien plus commun ? Vous ne voulez pas vous abstenir d'une chose qui provoque l'offense de Dieu, vous perdez votre corps et toutes vos espérances pour une personne qui ne se rend pas elle-même agréable au Seigneur; et vous prétendez nous persuader ainsi la pureté de vos intentions ? Mais comment suis-je passé de ces vierges imprudentes aux hommes qu'elles retiennent dans leurs maisons ? C'est à elles que je dois revenir.

5. Comment donc parviendrons-nous à convaincre les personnes qui formulent de pareilles accusations et de pareils raisonnements ? – Et laissez-les dans les idées où elles sont, me répondez-vous. – Mais serait-ce une conduite digne d'une âme religieuse ? Nous avons assurément le droit de mépriser les médisances lorsque nous n'en fournissons pas le sujet; et même ce droit nous est-il refusé lorsqu'il dépend de nous d'arrêter le cours; mais quand nous sommes le principe de tout le mal, c'est contre notre tête que se tourne l'incendie. «En péchant de la sorte contre vos frères, disait l'Apôtre, et en blessant leur conscience faible, vous péchez contre le Christ.» (I Cor 8,12) Il savait, et il savait à n'en pas douter, que la faiblesse de ceux que nous blessons, loin d'être pour nous une excuse, est plutôt le motif principal de notre condamnation. Plus nous travaillerons à nous purifier du crime dont on nous charge, plus ces ménagements que nous aurons pour la faiblesse de nos frères, feront ressortir notre justice. Et je ne prétends pas, remarquez le bien, que dans ce cas-ci, ils n'aient aucun sujet d'être blessés; mais supposons qu'ils se scandalisent à tort; même alors nous ne devrions pas les traiter avec dédain. C'est Paul qui nous l'apprend dans ces mots de l'Épître aux Romains :

SECOND DISCOURS

«N'allez pas pour quelques aliments détruire l'œuvre de Dieu.» (Rom 14,20) Quoique les fidèles dont il parle se scandalisassent sans motif, il blâme non les derniers, mais les auteurs du scandale. Je vous répète encore ce que je vous ai déjà dit : Toutes les fois qu'il s'agit d'un bien considérable et auprès duquel le mal prévu est peu de chose, il faut n'attacher aucune importance au scandale causé. Mais si pour tout résultat, vous n'aboutissez qu'à faire tomber les faibles, cela fût-il mille fois la conséquence de leurs idées étroites, vous devez avoir pour eux des ménagements; car Dieu menace de ses châtiments quiconque cause directement ou indirectement la chute de ses frères. D'ailleurs, scandaliser son prochain, sans avoir en vue aucun avantage, c'est un acte de la dernière perversité. Quelqu'un des nôtres a-t-il le caractère aigri par de longues souffrances, nous refusons rentrée de sa maison à ceux qui le tourmentent hors de saison, sans rechercher ni s'ils ont raison, ni s'ils n'ont pas raison d'agir de la sorte, sans admettre de leur part une seule excuse; tandis que, animés envers le patient, à cause de sa faiblesse, de la plus large indulgence, nous le considérons avec compassion alors même qu'il s'emporterait contre toute justice. Si nous usons d'une telle sollicitude même envers nos serviteurs et nos esclaves, et si plus d'une fois nous châtions celui de nos enfants qui aura transgressé cette défense, à plus forte raison Dieu dans sa bonté, sa clémence et son équité, se conduira-t-il de la même manière.

Que représenterez-vous donc ? la faiblesse de celui qui est scandalisé ? Et voilà pourquoi il faut le ménager, et non pas lui nuire. Les blessures ? guérissons-les et ne le torturons pas. Les soupçons insensés et pervers ? ôtons-lui tout sujet de les concevoir, au lieu de les confirmer; vous péchez contre le Christ en soulevant de semblables difficultés. N'entendez-vous pas dans l'Ancien Testament Moïse répéter sans relâche que Dieu est un Dieu jaloux ? N'entendez-vous pas le Seigneur lui-même dire : «J'ai été jaloux de Jérusalem ?» (Za 1,14) Et Paul dans le Nouveau Testament ne s'écriait-il pas : «J'ai pour vous la jalousie même de Dieu.» (II Cor 20,2) Cette considération, à défaut d'autres raisons, ne devrait-elle pas nous suffire pour ne pas compromettre le salut d'une âme, quand même elle ne serait pas des plus faibles et des plus languissantes ? Il y a dans cette considération quelque chose de terrible, mais elle est à un certain point de vue plus consolante encore. Comme il ne saurait y avoir de jalousie que là où règne un amour ardent, le langage de l'Écriture est une preuve de la charité brûlante et de la tendresse extrême de notre Dieu. A la vérité le Seigneur ne connaît pas la jalousie en tant que passion : c'est uniquement pour exprimer son ineffable tendresse qu'il a employé ce mot à plusieurs reprises. Eh bien nous qui nous laissons aller avec une incomparable folie à tous les sentiments humains, nous répondons à cet ardent amour d'un Dieu par des outrages, tandis que nous sommes tout attention pour des personnes incapables de nous être utiles en aucune manière. Car enfin, malheureuse, quels avantages si considérables retirez-vous de cette froide cohabitation ? De quels trésors ne vous prive-t-elle pas ? Réfléchissez-y un instant : elle vous précipite des cieus, vous interdit l'accès de la chambre nuptiale, vous sépare du céleste Epoux, vous prépare des châtiments éternels, des tortures qui n'auront pas de fin. Quand même celui qui habite auprès de vous, vous donnerait en échange de ces biens des monceaux d'or; quand même il vous servirait avec plus de soumission que des esclaves achetés à prix d'argent; quand même il vous environnerait de plus d'honneur et de plus de tranquillité qu'une reine; ne devriez-vous pas voir en lui un corrupteur, un ennemi, un homme qui vous enlève beaucoup plus qu'il ne vous donne, et ne vous faudrait-il pas le haïr et le dédaigner en conséquence ? Vous avez à vous occuper des biens du ciel, du royaume du ciel, de l'éternelle vie, d'une gloire impérissable; et vous songez aux choses de la terre, et vous traitez comme un maître celui qui peut vous être en ces choses de quelque utilité, et vous n'en rougissez pas, et vous ne demandez pas à la terre de vous engloutir, et de vous arracher de ce monde !

Mais vous me représentez la faiblesse où la nature réduit la femme; les services que rend un homme dans une maison, la tranquillité qui y règne. Ces vains prétextes et autres que vous forgez et que vous rassemblez, De tromperont pas quiconque possède encore du sens. Il n'y a pas, non, il ne saurait y avoir de tranquillité qui exige des moyens aussi inconvenants. La femme, dès qu'elle le voudra, suffira non seulement à la direction de ses propres amours, mais encore des affaires de plusieurs autres. De même que l'homme a obtenu tout d'abord le gouvernement des choses publiques en partage, de même la femme a été investie à l'origine du soin et de la surveillance des affaires domestiques. Donc, ce n'est pas pour assurer votre tranquillité que vous attirez des hommes chez vous. – Et pourquoi donc? Serait-ce pour nous livrer à l'impudicité et à la débauche ? – Loin de moi la pensée de tenir un pareil langage; au contraire, je ne cesse de blâmer formellement ceux qui le tiennent. Que ne m'est-il aussi facile de les persuader ! – Quel est donc, reprenez-vous, le motif qui nous maintient dans cette

SECOND DISCOURS

voie ? – L'amour de la vaine gloire. Si les hommes obéissent en ceci à la séduction misérable d'une froide volupté, pour les femmes c'est le désir de la considération qui les détermine à ce rapprochement. La vaine gloire fascine l'humanité tout entière; mais elle fascine encore plus particulièrement les femmes. Et comme elles ne sauraient invoquer les exigences de la tranquillité, nous venons de le démontrer, et qu'elles n'ont avec leurs compagnons de logis aucun rapport illégitime, cette dernière explication est évidemment la seule plausible.

6. Puisque nous avons trouvé la racine du mal, laissons de côté le langage de l'accusation pour prendre celui de la persuasion et du conseil. De même que les hommes qui habitent avec des vierges, tout en paraissant goûter quelques jouissances, n'en éprouvent cependant que plus de tortures, car il ne saurait y avoir de pure et de solide jouissance sans une séparation complète, ainsi en est-il pour ces vierges elles-mêmes. Il semble, et elles s'imaginent, qu'il résulte de cet état de choses un certain éclat et une certaine gloire. Or pourtant, à y bien regarder, il n'offre que du ridicule, de la honte, de l'opprobre et le comble de l'ignominie. J'en ai déjà dit quelque chose au commencement, et encore maintenant y reviendrai-je. Eh bien, soit : celui avec lequel vous habitez sera, si vous le voulez, non pas un homme obscur et méprisable, mais un personnage des plus considérés dans l'Église; son éloquence, l'illustration de sa race, sa piété lui gagneront l'admiration générale; aucun titre de gloire ne lui fera défaut : même dans ces conditions, il ne réussirait pas à faire rejaillir sur vous sa considération et sa gloire. Pour qu'une affection nous honore, il faut veiller scrupuleusement avant toutes choses sur la gloire de celui qui est l'objet de cette affection. L'obscurcir, c'est obscurcir avant tout notre propre gloire. De même que, la source corrompue, les ruisseaux auxquels elle donne naissance le sont également; de même que, les fruits d'un arbre dont la racine est gâtée le seront encore davantage; de même dans le cas présent si le personnage duquel une vierge attend une certaine considération, devient un objet de risée par sa cohabitation avec elle, celle-ci souffrira comme lui et beaucoup plus que lui des railleries du public. Si précédemment elle jouissait en général d'une excellente réputation, dès l'instant où l'étranger a passé le seuil de sa maison, sa bonne renommée en a été bannie, bien loin de revêtir un caractère plus honorable; et pour l'homme lui-même, s'il se trouve dans le même cas, il subira le même sort. Par conséquent, cette communauté de demeure n'ajoute pas à la pureté de votre réputation; au contraire, elle vous ravit celle que vous aviez, et elle vous gratifie en outre tous les deux d'une réputation mauvaise que vous n'aviez pas. Nous pouvons bien rappeler en ce moment les paroles qu'adressait aux Juifs le Prophète : «Est-ce que l'Ethiopien changera la couleur de sa peau, et le léopard les taches de sa robe ?» (Jer 13,23) Alors seulement les personnes qui cohabitent dans ces conditions effaceront la tache qui ternit leur renommée; semblable au fer rougi, elle y laisse une profonde empreinte, et elle obscurcit toutes leurs vertus.

Peut-être voit-on de la gloire à commander à des hommes. Mais n'est-ce pas une chose souverainement ridicule, et dont les courtisanes sont les seules à se targuer ? Non, des femmes libres et sages ne se complairaient pas en ce pouvoir méprisable; d'autant moins qu'il en résulte une nouvelle ignominie; car plus elles exercent sur les hommes de domination et plus cette domination est tyrannique, plus grande est la honte dont elles se couvrent avec leurs esclaves. Ce n'est pas la femme qui réduit en servitude les hommes, mais celle qui les respecte, que tout le monde estime et honore. Que si nos paroles paraissent inacceptables aux femmes, la loi de Dieu leur fermera la bouche par ces mots : «Tu seras sous la puissance de ton mari, et il sera ton maître. – Car l'homme est le chef de la femme.» (Gen 3,46; I Cor 40,3) On trouverait cette même vérité énoncée en une foule d'autres passages, et on en reconnaîtrait également la céleste origine. Mais quoi de plus hideux que ce renversement complet en vertu duquel la tête est en bas et le reste du corps en haut ? Que si on rougit dans le mariage d'un pareil ordre de choses, on en devrait bien plus rougir dans cette communauté de vie qui a pour conséquence, indépendamment de la transgression d'une loi divine, de ternir la réputation des personnes réunies. Si la cohabitation par elle-même est honteuse, à plus forte raison le sera-t-elle là où la femme traite l'homme en esclave. La domination ne donne pas toujours droit à la louange : on peut, sans l'exercer, mériter des louanges, comme en l'exerçant ne mériter qu'ignominie. C'est pourquoi, si vous êtes jalouse de l'admiration des hommes, qu'il n'y ait rien de commun entre eux et vous : renoncez à les fréquenter, à les voir, et à partager avec eux la même demeure. Alors les femmes seront dans la surprise, et les hommes dans l'admiration, soit à cause de votre profession de virginité, soit à cause de votre constance à ne pas vous éloigner de votre Époux; alors non seulement vos frères, mais encore les Juifs et les Grecs, tous les hommes sans exception applaudiront à votre conduite. Aussi, à désirer la gloire avec ardeur, il vous faut entrer dans cette dernière voie et non dans la voie

SECOND DISCOURS

opposée. Alors on ne dira pas que vous appartenez à un tel ou à un tel, mais que vous appartenez au Christ. Où trouverez-vous le sujet d'une gloire pareille ? Estimez-vous peu de chose, dites-moi, ces éloges qui chaque jour volent de bouche en bouche, et sur la place publique, et dans les maisons privées, et dans plusieurs autres villes ? Cette enfant si jeune et si belle; aurait pu, si elle l'avait voulu, gagner l'appui de maints protecteurs : elle ne l'a pas voulu, et elle a mieux aimé endurer et souffrir quoi que ce soit que de trahir l'affection vouée au Christ, et de ternir la fleur de sa chasteté. Deux fois, trois fois et mille fois heureuse, de quelle félicité elle est appelée à jouir, quelle couronne elle recevra, quelle récompense lui sera réservée, à cette jeune fille qui rivalise avec les puissances incorporelles elles-mêmes !

Tel est à peu près l'éloge que chacun fera de cette vierge; chacun proposera sa conduite à l'imitation de ses filles : et quiconque voudra, ou bien ranimer les bons sentiments d'une jeune personne. d'ailleurs vertueuse, ou bien faire rentrer dans le devoir celle qui en serait sortie, ne manquera pas d'invoquer de nouveau avec éloge cet exemple. On l'invoquera de plus toutes les fois qu'il sera question de la virginité; en sorte qu'elle sera exaltée à l'envi par tout le monde, et par ceux qui vivent avec continence, et par ceux aussi qui n'ayant rien négligé ni omis pour la séduire, n'en ont recueilli que dédain et mépris.

Cette gloire si estimable, et une gloire encore plus grande, sera le partage de la vierge dont nous parlons; mais pour celle qui persiste dans ses idées de cohabitation ce sera tout le contraire. En premier lieu, toutes les fois que la virginité est mise en cause par quelques hommes impurs, on ne tarde pas en de semblables entretiens à mentionner ces deux classes de personnes; mais tandis qu'à côté on ouvre la bouche pour défendre les unes, quand il s'agit des autres on ne l'ouvre que pour les accuser. Est-il ensuite question d'opérer un retour à la modestie et à la vertu, le souvenir de la première est comme un baume salutaire propre à calmer l'inflammation de la plaie, et son nom se place avec honneur sur les lèvres de celui qui poursuit cette tâche; mais pour la seconde, elle est, quoique absente, à côté de la personne que l'on reprend, elle recueille sa part de compassion et de blâme, A chaque faute nouvelle qui se commet, elle est inévitablement accusée et couverte de confusion. Enfin, partout où l'on s'occupe d'un pareil sujet, en même temps que vous entendrez proclamer l'une bienheureuse, vous entendrez qualifier l'autre de misérable femme; aucune flétrissure ne lui sera ménagée. Et de même que non seulement les gens qui la connaissent, mais encore ceux qui ne la connaissent pas et qui n'en ont reçu aucun bienfait, publient les louanges de celle-là, ainsi les gens qui connaissent celle-ci, et ceux qui ne la connaissent pas et qui n'en ont reçu aucun mal, la critiquent sans ménagements. C'est qu'une vie irréprochable nous concilie toujours l'approbation et l'admiration de ceux qui nous connaissent, aussi bien que de ceux qui ne nous connaissent pas, et de ceux-là même qui nous haïssent; de même qu'une vie de perversité et de débauche nous signale à l'indignation de nos propres amis. On peut voir en ceci une attention de la providence du Seigneur: en nous rattachant à la vertu par des liens si étroits, et en nous inspirant une si forte aversion pour le vice, il a voulu gagner à la première les suffrages de tous les hommes, de ceux-là même qui ne la pratiquent pas, et flétrir le second par une condamnation sortie du cœur de ceux qui le haïssent comme de ceux qui en suivent le sentier. D'où il résulte évidemment que ces femmes imprudentes inspirent de l'aversion, et à ceux qui les connaissent et à ceux qui ne les connaissent pas, et principalement à ceux avec lesquels elles habitent. Ils ont beau vous répéter qu'ils sont pleins d'affection et d'estime pour vous, ils ont beau vous remercier du plaisir que vous leur faites et des bienfaits que vous leur accordez, vous n'en serez pas moins un objet de haine aux yeux de leur conscience, dès que rentrant un peu en eux-mêmes, ils s'apercevront du piège dans lequel ils ont donné, tant le mal est par lui-même funeste ! Les personnes mêmes que vous aurez flattées le plus seront les premières à vous condamner; d'ailleurs, elles connaissent vos affaires mieux que l'homme du monde, ayant été initiées à ce que vous avez de plus intime, et ayant pénétré au fond de vos secrets les plus mystérieux.

Du reste, qu'elles vous haïssent, en voici la preuve : bien des fois elles auraient voulu sortir de cette situation dangereuse, se soustraire aux ravages du fléau, mais elles ont été retenues par l'habitude et par ce semblant de plaisir dont elles étaient frappées; en sorte qu'elles souhaitent d'être délivrées de ce mal, qu'elles le haïssent quand elles en sont atteintes, et en même temps qu'elles trouvent du plaisir à y rester. Si malheureux, si misérable que soit un homme, il n'est jamais désespéré ni décidé à se couvrir d'ignominie, au point de se résoudre à vivre dans l'abjection, à voir son nom sur toutes les lèvres, à se mettre en butte aux malédictions, aux sarcasmes et aux injures, à se donner en spectacle sur la place publique, à se voir désigné du doigt par tout le monde, comme l'un des hommes les plus dignes de mépris. La considération de leur condition ne crée donc pas aux individus dont nous

SECOND DISCOURS

nous occupons une légère inquiétude: elle s'acharne sans relâche après leur conscience, et, plus opiniâtre que le ver lui-même, elle ne cesse de ronger leur âme.

Si, lorsqu'on redoute la confusion de la part des hommes, quoiqu'ils ne disent rien au dehors, et qu'ils se bornent à blâmer en eux-mêmes et chez eux, il en résulte de pareilles tortures; lorsque nous aurons à comparaître devant l'Époux outragé, lorsque tous les secrets seront dévoilés, tous les cœurs mis à nu, que toute parole, tout maintien, tout regard, toute pensée, pour ne rien dire d'autres choses plus honteuses, que tout en un mot paraîtra à découvert aux yeux de la terre entière, quelle confusion, quels châtimens, quels supplices seront notre partage ? Car si alors notre âme ne brille pas comme il convient à l'âme unie à un tel époux, si elle n'est exempte de toute tache, de toute ride et de toute souillure, elle sera vouée sans retour à la perdition et aux maux les plus affreux. Mais s'il suffit d'une simple souillure pour la perdre à jamais, lorsqu'elle sera chargée de souillures nombreuses, qu'elle exhale une odeur infecte, et qu'elle sera couverte de plaies, comment la soustraire à ces supplices et à cette vengeance ? Ici-bas, la vie qu'elle mène inspire tant de répulsion et de mépris que tous, amis et ennemis, la prennent en aversion : comment donc serait-elle introduite dans le parvis du Roi des cieux, couverte de tant de fange ! Ne voyez-vous pas que, même dans la demeure d'un simple et obscur particulier, personne ne laisserait entrer un pourceau qui se serait roulé dans la boue, et que tous s'empressent de le chasser, de le poursuivre, de lui fermer les portes et de le mettre en fuite ? Quoi ! les hommes ne sauraient souffrir chez eux un animal privé de raison lorsqu'il est souillé de la boue dans laquelle il a été nourri : comment dans les célestes tabernacles où tout est gloire et splendeur, où luit une lumière inaccessible, où se présentent d'abord des vierges plus éclatantes que le plus brillant éclair, quelqu'un pénétrerait-il avec tant de souillures !

Les vierges qui n'avaient point d'huile furent exclues de la chambre nuptiale, et vous vous attendriez à être introduits dans ce sanctuaire ! Pourtant, la faute de ces vierges était beaucoup moins grave que la vôtre. Ce n'est pas assurément la même chose de refuser de la nourriture corporelle et de causer la perte de plusieurs âmes. Les vierges de l'Évangile n'avaient commis envers les pauvres aucune injustice, elles refusèrent de partager avec eux leurs biens et de soulager l'indigence, et elles en furent punies; mais vous, vous avez fait du tort au prochain, vous l'avez poussé dans le précipice, et, outre que vous ne lui avez été utile en aucune manière, vous lui avez porté le plus grand préjudice. Si, pour n'avoir fait aucun bien au prochain, et malgré leur virginité, qu'elles avaient toujours conservée, les premières subirent un tel châtiment, des personnes qui, non seulement ne font aucun bien, mais de plus causent les plus sérieux dommages et à elles-mêmes, et à leurs compagnons de logis, et à ceux qu'elles scandalisent, les personnes qui, chose encore plus grave, déshonorent le nom de l'époux de leur choix, à quels tourmens seront-elles réservées ?

Songez-vous bien à l'entreprise que vous poursuivez, au combat auquel vous vous êtes préparées, au rôle que vous avez à remplir dans cette guerre, au rang que vous devez occuper parmi le reste des troupes ? Savez-vous que vos tentes sont dressées près du général, que dis-je, du prince lui-même, et que vous devez combattre à ses côtés ! De même que les soldats d'une armée en campagne n'ont pas tous la même position, que les uns en forment les ailes, d'autres le centre, que ceux-ci apparaissent au front même de la phalange, ceux-là aux rangs les plus reculés, que d'autres enfin suivent le monarque et se transportent avec lui en quelque lieu qu'il aille, de même le chœur des vierges, lorsqu'il mérite à bon droit ce nom, doit occuper cette dernière place. Les gardes qui s'avancent, montés sur des coursiers étincelants d'or, revêtus eux-mêmes de robes d'or, et chargés de boucliers où brillent l'or et les pierres précieuses, annoncent par leur simple apparition la présence de l'empereur : eh bien, une vierge devrait révéler plus clairement encore la présence du Christ. Ceux-là ne font qu'entourer le char impérial, tandis que celle-ci, semblable aux Chérubins, devient, si elle veut, le char même de son roi, et se tient en sa présence comme les Séraphins.

7. Lors donc qu'elle se montre sur la place publique, elle doit y apparaître telle que la statue de la Sagesse, et frapper tous les regards comme un ange descendu des cieux; et de même qu'un chérubin venant à se montrer sur la terre attirerait à lui l'attention de tous les hommes, de même il conviendrait qu'une vierge ravit par sa sainteté d'admiration et de stupeur tous ceux qui la considèrent. Marche-t-elle, que ce soit comme à travers la solitude; est-elle assise dans l'église, qu'elle y observe le plus profond silence : que ses yeux n'aperçoivent aucune des personnes présentes, soit hommes, soit femmes, qu'elle fixe uniquement son Époux comme s'il était présent d'une manière sensible. En rentrant chez elle, qu'elle s'entretienne encore avec lui dans la prière, et qu'elle écoute sa voix par l'organe des Écritures. Arrivée dans sa demeure, qu'elle pense exclusivement à celui qu'elle aime; qu'elle

SECOND DISCOURS

s'estime étrangère, voyageuse et passagère ici-bas; qu'elle agisse en tout comme on doit l'attendre d'une personne qui n'a rien de commun avec les choses de la terre. Non contente d'éviter l'aspect des hommes, elle s'abstiendra également de fréquenter les femmes mondaines; elle n'accordera au corps que les soins indispensables, et ne s'occupera ensuite que des intérêts de son âme. Comment alors ne pas l'admirer; comment n'être pas hors de soi en contemplant une simple femme mener cette vie digne des anges ? Qui oserait aborder une âme aussi pure; quel mortel aurait l'audace de vouloir s'approcher de ce feu divin ? Aussi tous la respecteront-ils bon gré, mal gré, tous seront-ils dans un profond étonnement, comme s'ils voyaient de l'or étinceler dans la fournaise. L'or a naturellement beaucoup d'éclat; mais lorsqu'il joint à son éclat celui du feu, il offre un spectacle merveilleux et saisissant. S'il en est ainsi d'un objet corporel, une âme comparable à l'or fournira en pareil cas un spectacle délicieux, non seulement aux hommes, mais aux anges mêmes.

Pourquoi donc recherchez-vous l'éclat des vêtements, puisque vous recevez de cette flamme céleste un si bel éclat ? Les vêtements ne nous ont pas été donnés pour nous servir de parure, mais pour nous dérober à la honte de la nudité; ils ne nous ont pas été donnés surtout pour que nous recourions à telle ou telle chose dont il nous faudrait rougir plus que de la nudité elle-même. Voilà pour quelle raison Dieu couvrit Adam et son épouse d'habits de peau, quoiqu'il lui eût été facile, à le vouloir, de les revêtir d'habits magnifiques. Mais il nous enseignait par là, dès le principe, que ce n'est pas maintenant le temps de jouir, mais de gémir et de pleurer. Que si le besoin de vêtements est une honte pour nous, une flétrissure et la conséquence du péché, pourquoi aggraveriez-vous votre sentence? N'est-ce point assez que cette impérieuse nécessité montre notre déchéance ? Pourquoi donner lieu à de nouveaux reproches ? Pourquoi accroître, en exagérant vos besoins, les charges qui pèsent sur vous ? Nous devrions, à suivre les conseils de Paul, nous livrer aux lamentations et aux larmes, et nous détacher de notre corps; et voilà que, au contraire, nous employons toutes les ressources de notre habileté à orner ces vêtements; semblables à un homme qui, ayant l'œil considérablement enflé, se trouvant dans l'obligation de le couvrir d'un bandeau, apporterait dans le choix de ce bandeau une recherche ridicule. Aussi Élie et Jean-Baptiste étaient-ils vêtus de la manière la plus simple, et ne portaient-ils que des tuniques de peaux de bêtes et des manteaux de poil; car ils ne tendaient et n'aspiraient qu'à revêtir le vêtement de l'incorruptibilité. Pour vous, les femmes de théâtre elles-mêmes ne vous disputent pas le prix de l'élégance de ces vêtements qui sont pour une jeunesse légère autant de pièges. Ce ne sont pas là les ornements et la parure que désire votre époux; il veut que votre âme seule soit dépositaire de sa gloire : et vous la négligez, et vous ornez avec raffinement la boue et la cendre, vous vous attirez des amants sans retenue, vous devenez pour tous ceux, en quelque sorte, qui vous voient, une occasion d'adultère. Que vous prépariez de la sorte un incendie redoutable, vous n'essayeriez même pas d'en disconvenir; mais que ce soit pour vous un principe d'ignominie et d'opprobre, je tâcherai de vous le prouver par vos propres amants. Comme la vierge qui s'applique à orner son âme à Dieu pour amant de sa beauté, et que vous n'avez pour amants de votre beauté que des hommes, je devrais leur donner plutôt le nom des animaux les plus immondes et les plus dépourvus de raison; qui serait assez insensé pour soutenir que votre parure l'emporte sur la parure de la jeune fille dont la beauté intérieure attire les regards du Seigneur ? De façon que plus vous vous abandonnez à la vanité, plus vous inspirez d'horreur; en éloignant de vous votre Dieu et en attirant ces impurs courtisans, vous tombez dans une difformité et dans une confusion plus grandes encore. Quelle n'est pas, en effet, la difformité de la vierge qui ne peut attirer Dieu à elle ? Si la condition de la vierge vaniteuse est si triste, songez à la haine à laquelle se voue la vierge qui habite avec des hommes sous un même toit.

8. Mais qu'il ne suffise pas, si vous le trouvez bon de mentionner cette cohabitation; déchirons-en tous les voiles afin de mieux en distinguer la turpitude. Puisque ces personnes ne redoutent pas les regards de Celui qui ne connaît pas le sommeil; puisque les regards des hommes sont le seul objet de leur crainte, ravissons-leur cette consolation, et mettons sous tous les yeux tout ce que les murailles cachent et couvrent de leur ombre. Nous ouvrirons donc les portes à ceux qui désireraient voir les choses de près, et nous commencerons par réveiller ces gens de leur sommeil. Ou plutôt encore, examinons préalablement ce qui se passe dans la maison. Nous supposerons qu'ils prennent leur repos dans des appartements séparés; car je ne pense pas qu'ils puissent être assez éhontés, quelle que soit leur impudence, pour partager le même appartement. Ils seront donc séparés par des murs. Mais qu'est-ce que cela ? Ils n'en échapperont pas plus aisément aux soupçons. Ne parlons pas toutefois en ce moment-ci de ces soupçons; ne recherchons pas si un grand nombre de suivantes n'habitent pas la même

SECOND DISCOURS

maison. Passons à une particularité capable de les couvrir de confusion. Il leur arrive maintes fois de se lever durant la nuit, non certes pour la consacrer à de pieuses veilles, car quel pieux dessein pourrait germer en de pareilles âmes, mais pour aller l'un vers l'autre quand ils reposent et se dire quelques mots. Concevez-vous quelque chose de plus honteux ? Si la femme vient à être indisposée inopinément, alors les murs ne servent plus de rien : son compagnon se lève et pénètre avant tous les autres auprès de la couche de la vierge; et avec cette indisposition pour prétexte, comme les suivantes mettent souvent à agir beaucoup de nonchalance, il s'assiéra auprès d'elle, et il lui prodiguera des soins que les femmes seules ont le droit de prodiguer; et celle-ci, loin d'en être honteuse, s'en glorifie; et lui-même, au lieu d'en rougir, s'en réjouit vivement et d'autant plus qu'il pousse plus loin sa misérable servitude. L'on voit alors accomplie la parole de l'Apôtre : «Ils se glorifient en ce qui les couvre de confusion.» (Phil 3,19) Dès que les suivantes se sont levées, alors c'est un spectacle encore plus repoussant. Elles courent la tête découverte, revêtues d'une simple tunique, les bras nus, troublées par la panique qui est venue les faire lever dans la nuit, et elles sont obligées de remplir tous les devoirs de leur charge en présence d'un homme qui partage même leur empressement et leurs offices. Concevez-vous encore quelque chose de plus honteux ? Que si une sage-femme se présente, il ne sera pas saisi de confusion; il en tirera même vanité devant des personnes étrangères. Une seule chose le préoccupe, à savoir, de montrer son dévouement à la malade, ne considérant pas qu'il appelle l'opprobre sur elle et sur lui. Mais pourquoi s'étonner qu'il ne rougisse pas dans une semblable conjoncture ? Souvent, au milieu de la nuit, des personnes chargées des fonctions des plus viles servantes, courent en toute hâte chercher la sage-femme.

Celle-ci arrivée, tantôt on le renvoie malgré sa volonté et son effronterie, tantôt on lui permet d'entrer et de prendre un siège; mais quoi qu'on puisse faire pour le couvrir de confusion, on n'y réussira jamais aussi bien qu'il y réussit lui-même. Lorsque le jour a paru et qu'il faut quitter le lit, tous deux sont dans la nécessité de s'observer et de prendre des précautions. Ainsi, la femme ne saurait avec sécurité passer dans la chambre voisine : elle l'a fait plusieurs fois sans doute, et peut-être n'a-t-elle pas trouvé son compagnon de logis dans le costume le plus convenable. Celui-ci à son tour, tantôt prévoyant la chose, ne paraîtra qu'après avoir préalablement averti; tantôt il paraîtra sans précaution aucune, et de là de grands éclats de rire, pour ne rien dire de plus; car ces circonstances, tout insignifiantes qu'elles sont, allument d'ordinaire considérablement les ardeurs de l'impureté. Telles sont, avec bien d'autres encore, les choses qui se passent dans l'intérieur de la maison. Quand ensuite, après que l'un d'eux est descendu sur la place publique, il faut qu'il rentre chez lui, c'est une confusion nouvelle. Comme il n'est pas obligé en rentrant de se faire annoncer, s'il trouve sa compagne avec d'autres femmes à ses côtés, il lui en fait d'amers reproches: celle-ci lui en fait autant à son tour. De manière que l'un regarde comme inconvenant pour la femme de recevoir d'autres femmes, et l'autre pour l'homme de recevoir d'autres hommes. Mais à ce genre de cohabitation, ils ne trouvent rien à redire, quoiqu'ils se blâment réciproquement d'exercer l'hospitalité envers les personnes de leur sexe respectif. Quelle extrémité plus fâcheuse que celle-là ? Il est des cas aussi où l'on trouvera l'un auprès de l'autre, devisant en tenant sa quenouille.

Est-il besoin de parler des injures et des conflits de chaque jour ? car, là même où règne l'affection la plus vive, ces misères sont d'ordinaire inévitables. J'ai oui dire encore que l'on n'est pas toujours inaccessible à la jalousie, et il doit en être ainsi lorsque l'affection n'est pas selon l'esprit. De là des chutes nombreuses et la corruption, de là l'impudence et les manières communes des vierges dont les sentiments, sinon le corps, ont perdu toute pureté. En apprenant à s'entretenir en toute liberté avec des hommes, à s'asseoir à côté d'eux, à les regarder en face, à rire et à se permettre d'autres actions également messéantes en leur présence, en estimant ces choses un mal sans gravité, on dépouille la virginité de son voile, et on foule aux pieds sa fleur. Aussi rien ne les empêche, rien ne les arrête, elles se transformeront en entremetteuses et en agents de mariage; elles se chargeront de telles ou telles autres négociations, et détourneront plusieurs personnes de la profession de virginité, s'imaginant avoir trouvé en cela une excuse à leurs prévarications. Aussi tout le monde les méprise-t-il; aussi les femmes mariées s'estiment-elles au-dessus d'elles, comme tenant une bien meilleure conduite. Et dans le fait, il vaut bien mieux s'engager une ou deux fois dans les liens du mariage que de suivre une voie aussi honteuse et de s'exposer à être généralement soupçonné de corruption et de libertinage, par cela même que, renonçant aux avantages du mariage, on en accepte ouvertement les charges. Quel plus rude fardeau que d'être asservi à un homme et à tous les soucis qui en sont la conséquence ? Or Dieu vous a délivrée de cette

SECOND DISCOURS

sollicitude. Cette sentence : «Tu seras sous la puissance de ton mari, et il sera ton maître,» ne vous atteint plus, grâce à la virginité : (Gen 3,16) pourquoi courber de nouveau la tête sous ce joug ? Quoi ! le Christ vous a rendue à la liberté, et vous vous susciteriez vous-même des entraves ! Il vous a affranchie de toute sollicitude, et vous vous créeriez mille soucis !

9. Puisque le mot de sollicitude est tombé de mes lèvres, je ne saurais citer avec plus d'à propos un passage de l'Apôtre. Si la cohabitation des femmes avec les hommes, et des hommes avec les femmes, les mettait à l'abri de tout souci, Paul ne nous eût pas recommandé la continence en ces termes : «Je veux que vous soyez exempts de sollicitude,» comme pour nous déterminer par cette raison à l'embrasser. (I Cor 7,32) Que désirez-vous ? semble-t-il dire : le repos et la liberté, n'est-ce pas ? Mais ne voyez-vous pas que le contraire, que l'esclavage des tourments et des misères sans nombre sont les conséquences de la cohabitation avec des hommes ? Que de femmes, après avoir perdu leurs maris, n'ont pas voulu d'un second mariage pour ne pas retomber sous le joug de la servitude ! Que si vous vivez dans la pauvreté et si vous êtes sans protecteur aucun, appliquez-vous à mener une conduite irréprochable; n'ayez rien de commun avec les hommes; mêlez-vous aux femmes qui ont vécu en toute honnêteté, et vous ne compromettrez pas votre couronne, et vous jouirez d'une sécurité parfaite. Si vous croyez difficile d'en venir à ce point, cherchez avec courage, et vous trouverez inévitablement. Que dis-je, vous n'avez même pas besoin de chercher : de même que nous accourons tous vers la lumière, de même si votre vie répand autour d'elle l'éclat de ses rayons, toutes ces femmes vertueuses viendront affectueusement à vous, toutes à l'envie vous offriront leurs services et vous considéreront comme une garantie de sécurité pour leurs maisons respectives, l'ornement de leur existence et la couronne de leur vie; c'est le Christ qui l'a dit : «Cherchez le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît.» (Mt 6,33) Si nous sommes donc privés des biens de ce monde, nous en sommes assurément la cause, par notre négligence à l'égard des biens du ciel.

Et quand je dis nous, je ne parle pas seulement des hommes; je parle encore de vous, femmes, et de vous encore plus que des hommes. Comme, dès l'origine du monde, la femme fut punie avec plus de rigueur, précisément parce qu'elle avait joué le rôle de séductrice, d'où il arriva que Dieu infligea un châtement moins grave à celui qui avait été trompé qu'à celle qui l'avait trompé : ainsi en sera-t-il maintenant si vous refusez de rentrer dans la voie droite et de retourner à votre dignité première. Accusée d'avoir donné du fruit défendu à son mari, la femme n'essaya pas de cette justification, que l'homme par cela seul qu'il était homme n'aurait dû ni l'écouter, ni se laisser tromper; comprenant le peu de valeur de cette excuse, elle l'omit entièrement pour en présenter une autre, faible encore, à la vérité, mais qui avait cependant un peu plus de valeur. Il suit de là que les personnes séduites ont jusqu'à un certain point le droit de rejeter la faute sur le séducteur, ce que le séducteur ne saurait faire envers la personne séduite. La courtisane appelle auprès d'elle celui qui flétrira son corps, et après avoir satisfait sa passion, elle le renvoie : et vous, après avoir fait venir celui qui flétrit et corrompt votre âme, vous le tenez enfermé chez vous, vous ne lui permettez pas d'en sortir, vous le chargez des liens pesants de la flatterie, et de toute sorte de prévenances; et vous croyez travailler à votre gloire, quand vous ne travaillez qu'à votre ignominie ! Vous ne songez donc pas, sans doute, à la vie présente, à sa brièveté, à sa ressemblance avec un rêve, avec les fleurs qui se fanent, avec une ombre passagère ! Pourquoi voulez-vous, après les plaisirs de ce rêve, subir les châtements si réels de l'avenir ? Et d'ailleurs, il n'y a pas de plaisirs pour vous; comment y en aurait-il dans une condition où tout est blâme, condamnation, railleries et scandale ? Mais quand même vous savoureriez ces plaisirs, qu'est-ce qu'une petite goutte d'eau auprès d'un océan sans bornes ?

« Écoute, ma fille, vois, incline ton oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera épris de ta beauté;» (Ps 44,11) disait David, s'adressant à un monde pervers. Nous vous tiendrons, nous aussi, le même langage, et en modifiant légèrement ces expressions, nous vous dirons avec le Prophète : Écoutez, ma fille, voyez, inclinez votre oreille; oubliez vos mauvaises habitudes et ceux qui habitent à tort avec vous; et le Roi sera épris de votre beauté. Que pourrait-il vous advenir de mieux ? Quelle assurance vous ferions-nous qui fût préférable à celle d'avoir pour amant le Maître du ciel et de la terre, des anges, des archanges, des puissances d'en haut, et d'être affranchie de cette société si misérable et si compromettante pour votre noblesse ? C'est pourquoi nous nous estimons heureux de terminer ainsi ce discours. Que trouver de comparable à un tel honneur ? Si la femme qui sur la terre obtient un monarque pour fiancé s'estime la plus heureuse des femmes, vous qui avez non point un habitant de la terre, non point un de vos pareils, mais celui qui réside au plus haut des cieux, au-dessus de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de tout ce

SECOND DISCOURS

qui a un nom, qui est assis au-dessus des chérubins, qui fait trembler la terre, qui déploie les cieux, qui est redoutable aux chérubins, inaccessible aux séraphins; vous, dis-je, qui non seulement l'avez pour fiancé, mais qui en êtes aimée d'un amour infiniment plus ardent que ne l'est l'amour de tout homme, comment ne renoncerez-vous pas à toutes les choses d'ici-bas, fallût-il renoncer même à votre âme ! Puisque c'en est assez de cette parole pour nous ramener dans la voie droite, fussions-nous plus pesants que le plomb, et pour transporter nos sentiments dans les cieux, nous nous arrêterons ici en vous exhortant à chanter à plusieurs reprises ce refrain divin, si j'ose m'exprimer ainsi. Oui, dans votre maison comme sur la place publique, la nuit comme le jour, sur les chemins et dans votre appartement, dites sans cesse à votre âme, soit par la parole, soit par la pensée : Écoute, mon âme, vois et incline ton oreille; oublie tes mauvaises habitudes, et le Roi sera épris de ta beauté. – Répétez sans relâche ces mots, et votre âme deviendra plus pure que l'or; car cette divine sentence, plus ardente que le feu, épurera les affections de votre âme et en effacera toute souillure, par Jésus Christ notre Seigneur, qui est glorifié dans les siècles des siècles. Amen.